

## **Comment l'analyste peut-il « porter la parole » aujourd'hui ?**

(intervention au Congrès de Barcelone, au titre du Cercle freudien)

Le titre du colloque comporte trois termes qui spécifient la question posée au sujet de « la psychanalyse » : éthique, pratique, aujourd'hui.

. Dire **pratique** (analytique), c'est souligner qu'est ici engagé l'exercice même du « psychanalyser », et non une discussion académique sur « la théorie ». Dire *pratique* au singulier, alors qu'on sait bien qu'il y a toutes sortes de modalités *pratiques* analytiques et qu'on n'a pas attendu aujourd'hui pour se déprendre du stéréotype de la « cure-type » (cf Lacan : *Variantes sur la cure-type*), c'est référer à ce qu'on suppose d'invariant de la pratique analytique au travers de ses variétés « techniques », de ses lieux et dispositifs. Si donc on la questionne par rapport à « aujourd'hui », ce n'est pas simplement parce qu'un nouveau contexte engagerait à envisager une nouvelle variation « technique », mais qu'elle pourrait mettre en question *l'orientation* pratique analytique elle-même, qui n'est pas qu'une « technique » mais engage vers une éthique.

. **Ethique** (de la pratique analytique): c'est Lacan qui en a imposé le terme (séminaire *L'éthique* ») par une double rupture. Rupture avec les *morales* sociétales de toute sorte qui concernent non une pratique particulière mais des lignes de conduite des sujets en société et qui au-delà de leur variétés (de forme et de contenu) sont toutes réductibles à des « services du Bien. Et rupture avec les *déontologies* professionnelles, pour autant que celles-ci ne font que dessiner un « cadre » plus ou moins rigide qui reste finalement technique, fait de procédures au service de finalités déterminées par ailleurs et non questionnées, soit ignorées soit implicitement reflétées dans le cadre en question.

Interroger donc *l'éthique de la pratique analytique* comme nous y invite le Congrès au regard de *l'aujourd'hui* suppose *d'abord* qu'on se donne la peine de repreciser pour nous-mêmes en quoi consiste cette éthique déjà supposée établie. On en a évidemment des réponses, des formules comme « éthique du désir » ou « éthique du réel », mais pas si claires et simples que ça (heureusement peut-être !). Pas simple en particulier d'en dégager

des axiomes ou principes qui ne soient pas que des reconductions ou généralisations de modalités tenant à des contextes d'époque ou de situations particulières.

Cette interrogation implique plus radicalement de se demander si et comment *l'aujourd'hui*, le contexte actuel de notre exercice, pourrait remettre notre éthique en question, et s'il y aurait donc lieu de modifier ou compléter ce qui s'est jusqu'ici élaboré en matière d'éthique de la pratique.

Il s'agit en tout cas de ne pas s'enfermer entre d'une part une crispation rigidifiante sur de supposés acquis qui enfermerait dans une posture défensive, une nouvelle « orthodoxie », et d'autre part une « ouverture » tout azimuts à l'air du temps. La première étant au risque de se déconnecter du « monde » dans lequel qu'on le veuille ou non la psychanalyse prend socialement place, car si elle est « excentrique », elle n'est pas « extraterritoriale »... La deuxième, pouvant valoir comme une nouvelle adaptation à la « réalité » du moment, une « post-moderne way of life », comparable à celle que dans les années soixante Lacan a combattue.

. *L'aujourd'hui* surtout est à questionner, c'est-à-dire le contexte sociétal voire « civilisationnel » dans son incidence directe sur les modalités voire la possibilité d'existence de notre pratique elle-même, et indirectement sur les modalités psychiques des individus sociétaux que nous sommes et recevons. Là encore on peut le prendre de façon plus ou moins radicale.

On peut se focaliser sur des aspects particuliers, voire des « détails » ou des conjonctures qui certes peuvent avoir éventuellement des effets profonds sur le travail, comme par exemple la question qui revient souvent (à juste titre mais à mon sens à courte vue) de l'usage du téléphone ou divers media pendant la pandémie: mais on en resterait là au plus près de difficultés « techniques », pas tellement différentes de celles que le mouvement analytique a rencontrées depuis sa création séculaire et qui l'amené à faire évoluer et diversifier ses manières de faire.

Mais on peut aussi entendre dans le « aujourd'hui » une mutation civilisationnelle (ou barbare ?) qui va beaucoup plus loin dans la remise en cause de ce qui a fait le lit sociétal

pour le « divan ». Après tout, Lacan semble bien en avoir eu l'appréhension, sinon la conceptualisation, dans les années 70, en particulier avec l'invention du 5<sup>o</sup> discours, dit capitaliste (auquel fait allusion l'argument), lequel n'est pas qu'un rajout aux quatre mais vient en perturber sérieusement la « ronde » entre eux, ronde qu'était censé assurer le nouveau-venu discours de l'analyste, les 4 discours n'étant pas sans faire place à de l'impossible (un réel), alors que le discours capitaliste (associant discours du maître au pouvoir et puissance techno-scientifique) prétend « tourner rond » sans butée et, dit Lacan « *se consommer jusqu'à se consumer* ». Ce qui ne signe pas forcément l'inexistence ou l'obsolescence du discours analytique mais contraint à en repenser l'effectivité dans ce nouveau contexte sous peine de disparaître (mort de la psychanalyse que Lacan pouvait envisager).

Est-ce que ça touche pour autant l'éthique de la pratique ? C'est notre question, ouverte.

Que peut-on en dire a priori et en bref ?

D'abord qu'il s'agit de mettre en relief *la fonction de la parole* dans notre pratique. Ça n'a rien de nouveau, et on peut s'appuyer en particulier sur *Variantes de la cure type*, et cette formule-clé de Lacan que l'analyste « *porte la parole* » de l'analysant ». Pas nouveau, mais à renouveler au regard du nouveau monde qui point, celui où domine de plus en plus l'inflation des images et « icônes » qui non seulement court-circuite la parole et son arrimage au registre symbolique mais coupe court aussi au registre imaginaire lui-même comme espace-temps où un sujet peut trouver à se régler *entre* la captation dans l'image aliénante du corps *et* la référence à la voix-regard de l'Autre *en écho*. Rappelons que le narcissisme au sens freudien n'est pas réductible à ce qui arrive à Narcisse dans le mythe tel qu'il se raconte le plus souvent, lequel, sourd à Echo, se perd dans le pur scopique de son reflet. C'est ce *jeu* propre à l'opération narcissique au sens freudien du registre imaginaire lui-même qui tend à être forclos par la prégnance de l'imagerie, pas seulement dans les réseaux internet, mais dans la profusion publicitaire ou les grosses machineries d'imaginaire en ready-made comme Disneyland...

Mais, pour en revenir à la parole, ce n'est pas tout, car notre nouveau monde est aussi, « en même temps », celui où est promu de « parler-parler-parler », notamment dans les dites « cellules de crise » où se précipitent les psychologues après des événements censés traumatisants ; ou aussi bien sur des médias où les auditeurs sont invités à s'exprimer « en toute liberté », c'est-à-dire « en roue libre », comme le discours capitaliste de Lacan est dit « tourner rond » ; ou encore dans les réunions ou séminaires » organisés par le management d'entreprise voire d'Etat pour que chacun se « défoule » en prenant la parole. Parlez, parlez, dit-on, et puis quoi ? Rien, personne n'écoute en vérité. Ce que la psychanalyse peut faire valoir, ce n'est pas cette « parole libre », libre de tout écho faisant butée d'où en « renvoyer le message inversé », c'est une parole *adressée*, adresse qui, sinon *lui* répond conformément à la demande de la « comprendre », de faire « like » ou son contraire, mais *en* répond, lui donne en retour moins consistance d'être acquiescé dans ses dits qu'il n'accrédite l'ex-sistence au dire : on n'aura parlé que d'être entendu, fût-ce le plus souvent malentendu. C'est en ce sens que peut s'entendre la formule précitée : *l'analyste porte la parole*. Non pas comme un media qui la disperse à tout vent, le supposé parlant cherchant dans le plus grand nombre de *signes* de « suiveurs » une assurance toujours déçue (sinon parfois rentabilisée financièrement), mais comme un tenant du symbolique.

Et cliniquement, je le constate : des patients viennent actuellement, par-delà des expériences « thérapeutiques » de toutes sortes y compris comportementalistes et malgré une langue préfabriquée qui les aura « catalogués », et peuvent trouver une toute autre écoute, ni muette ni bavarde, plutôt comme me disait un analysant quelqu'un qui « parle le silencieux », c'est-à-dire fait entendre sa voix à l'analysant. La parole qu'on peut faire valoir, ce n'est pas la licence de « s'exprimer », de vider son jus comme un citron sur le presse-citron, c'est un accès à l'ex-sistence qui tient au dire, y compris gestuel.

Et c'est aussi par là qu'on peut rejoindre la question de la dite présence de l'analyste, qu'on a évoquée en rapport avec l'usage du téléphone, de skype ou des SMS, car cette parole qui s'adresse suppose un autre qui comme incarnation de l'Autre de la parole soit là *en corps*, même et surtout s'il n'est là qu'à s'absenter – l'entendre sous sa forme *verbale*, à

savoir un *processus d'absentation*, pas sans mobiliser des affects circulant entre eux. De ce point de vue, le propre de l'expérience analytique n'est pas de constituer simplement un duo qui fait miroir virtuel mais une « dyade », où les « deux » sont en dissymétrie, l'être-là de l'analyste s'éminçant en objet-voix *portant la parole* de l'autre, au sens de s'en faire « portée » comme dans l'écriture musicale et non de s'en ériger « *porte-parole* »... et l'autre-là analysant en venant à prendre voix qui « l'auto-nommise ». Je l'écris fautivement avec deux m pour faire entendre « nommer », par différence avec ce qui tend à se jouer dans le monde d'aujourd'hui par la promotion de « l'autonomie » conçue comme individuation pleine de soi, auto-entreprise de soi-même ou auto-crédation de sa vie forçant l'Autre et réduisant les autres qui pourraient le symboliser à des rivaux, et qui à la limite confine à l'idéologie libertarienne – cf Elon Musk en figure délirante...

Une deuxième dimension de la méthode-éthique de l'analyse, c'est celle du *temps*. Je n'en esquisserai ici que deux aspects.

Une des caractéristiques de notre époque, c'est la vitesse, la célérité jusqu'à l'immédiateté promue pour toute activité, et attendue fébrilement d'une thérapie. Il me semble qu'éthiquement dans notre pratique on ne doit pas céder sur l'institution analytique d'un *temps pour élaborer*, un temps non comptable, qui outre un espace (dyadique, cf plus haut) offre une temporalité indéterminée a priori, sinon sans scissions des séances, où est évidée l'obsession numérique : le temps qu'il faut. Ce n'est pas facile cliniquement d'y arriver avec ceux qui viennent avec des demandes bien arrêtées et des exigences de « résultat » à court terme, et cela suppose sans doute d'inventer des manières de faire dans les « entretiens préliminaires » auxquels ne nous avaient pas habitués les « années glorieuses » où les demandes d'analyse étaient d'emblée pré-formées par une culture y préparant et où n'était pas dénigré a priori le sens d'un « travail » à faire.

Un autre aspect de la dimension du temps serait ce que j'ai envie d'appeler le *réel du temps*, c'est-à-dire son irréversibilité. Ce n'est pas nouveau qu'on cherche à le nier, mais notre nouveau monde et la « subjectivité d'aujourd'hui » qu'il produit viennent me semble-t-il en accentuer le déni, soit en cherchant à en prolonger indéfiniment le cours jusqu'au délire

transhumaniste qui prend le relai des religions par des moyens techno-scientifiques, soit, plus couramment, plus névrotiquement, en s'attachant subjectivement à faire comme si tout ce qui se passe était réversible, qu'on pouvait toujours soutenir que « tout est possible », ou qu'il le reste même après un événement qui a fait passer à autre chose: pas nouveau là encore mais qui trouve désormais à s'appuyer sur le discours dominant... Or une psychanalyse ni ne nie la mort ni n'encourage au « retour », ces deux bornes de l'étance humaine...